

## MEDICUS ADULESCENS APUD PARISIENSES (1961-1965)

*Et maintenant, je ferai semblant de vivre.*

Jean Marais, Mémoires.

Égaler le père, à défaut de le tuer avec ma mère en m'engageant en Algérie ? Non ! Il ne me restait plus qu'à tenter l'aventure parisienne. J'éliminai la solution de la spécialisation comme stagiaire d'un CES d'anesthésie-réanimation ou de médecine du travail. Il ne me restait plus qu'à me présenter au concours d'externat des hôpitaux de Paris. Je n'eus pas de mal à convaincre deux amies, Hélène Deschamps<sup>37</sup> et Maryvonne Lemée, de monter à Paris avec moi pour sous-coller une épreuve dont la difficulté n'avait rien à voir avec celle de Rennes. Le programme était au moins deux fois plus vaste. L'Assistance publique à Paris qui organisait le concours était restée fidèle à la formule des questions écrites de six minutes classiques sans oral, - six en médecine, cinq en anatomie, quatre en chirurgie. La compétition se présentait très ouverte, mais elle attirait aussi toute la province de l'Ouest élargie jusqu'à Limoges, Amiens et Reims. On nous donnait une chance sur cinq d'être reçus. Mon cousin Jean-Pierre Magneron s'y était fait étaler quatre fois avant d'être reçu *rasibus*, juste avant de partir effectuer son service militaire de vingt-six mois en Algérie et de se spécialiser en anesthésie-réanimation ; cet avatar n'avait pas été pour rien dans cette procrastination prolongée contre toute logique.

Je savais que ma cervelle flirtait avec la folie, mais le rail du destin tenait bon. En dépit de l'angoisse permanente dans laquelle je vivais, je conserve

un excellent souvenir de cette époque qui occupe le dernier trimestre de l'année 1961. Apprendre des choses nouvelles avec un esprit beaucoup plus critique, sous le contrôle de deux conférenciers hors pair, le pédiatre Jean Boralevi et le gynécologue-obstétricien Jean Cohen, me restimulait. Mes amies auxquelles s'était joint un autre Rennais, Jean-Pierre Amiot, étaient des partenaires idéales. La vie à Paris était passionnante, même troublée par les attentats au plastic qui signaient l'agonie de l'OAS.

Nous fumes reçus tous les quatre à ce concours de la dernière chance. Ce succès était aussi un jump égotique que je me devais d'offrir à mes parents et à ma famille proche, comme consolation de la vie infernale que je leur avais fait subir pendant trois mauvaises années. J'étais sorti vingt-deuxième, alors que je m'étais mis dans la tête, au fur et à mesure que s'approchait la date des résultats, qu'après tout il y aurait de plus en plus de chances que je sois collé. Heureusement que j'avais pu me distraire avec mes malades de Pontchaillou, durant cet hiver interminablement sinistre de 1962.

## **LA COURSE AUX PLACES D'EXTERNAT DES HÔPITAUX DE PARIS (MARS 1961)**

Dès les résultats du concours de l'externat connus, commençait la course aux places. Le rang de sortie, si brillant fut-il, ne comptait pas, il fallait bien s'en rendre compte. La lettre d'introduction et la visite aux patrons à la mode étaient les vraies armes pour un jeu que les Parisiens maîtrisaient bien mieux que les benêts provinciaux comme moi. Ce type de parcours ne m'enthousiasmait pas. Je connaissais trop peu de monde. Je pris la voiture pour Rennes pour demander conseil. Jean-Joseph Sambron me donna une lettre pour un pédiatre de Saint-Vincent-de-Paul. Joseph Gastard fit de même pour un gastro-entérologue de Saint-Antoine. J'arrivai à Paris avec trois jours de retard sur les as de la course en sac. Le choix des places relevait d'une bourse spéculative, moins orientée vers un projet médical de

formation que vers le passage des concours d'internat à venir, avec son oral juge de paix. Les patrons y étaient spécialement favorables, puisqu'ils pouvaient évaluer leurs cotes respectives. Ils en profitaient pour jouer une comédie largement alimentée par une pratique de surbooking systématique. Les chirurgiens en avaient les premiers pâti, car les externes n'avaient aucun plaisir à prendre des gardes hospitalières qui leur faisaient perdre un temps précieux et les fatiguaient pour une rémunération très faible. On ne pouvait donc plus retenir de places pour la première année d'exercice. Un système de choix par rangs d'ancienneté et de classement alimentait les postes en chirurgie.

Je déposai ma lettre au pédiatre à son secrétariat; il était absent; il m'écrira très courtoisement pour me promettre une place trois ans plus tard. Le gastro-entérologue me reçut au cours de sa consultation hospitalière, entouré de son aréopage; il me toisa de haut, me faisant comprendre en quelques mots secs que son prestige était tel qu'il ne lui restait plus de place jusqu'à la fin du siècle; comment avais-je pu être assez vain pour ne pas l'avoir deviné, alors que je lui faisais perdre un temps beaucoup plus précieux que le mien? L'aréopage, benoîtement tassé derrière lui comme pour lui faire un rempart protecteur, était tout à fait d'accord avec lui sur ce point. Son nom – Paix à son âme! c'était un rude coquin, n'est-ce pas Milou? – s'écrivait en cinq lettres, comme dans le titre de noblesse qu'il signifie aussi; lui en enlever deux et transformer le m en n le dépeindrait plus exactement. Je n'avais plus qu'à déguerpir au plus vite, ce que je fis sur le champ, non sans lui avoir fait remarquer que j'avais été reçu en excellent rang, ce qui l'indifféra totalement... Enfin presque: il était si sollicité, si courtisé, si tant léché du bas du dos! Pourquoi venir si tard? Nous étions jeudi; il ne me restait plus que le vendredi pour ne pas rentrer bredouille.

Je me résolus à me rendre à la Pitié où Gaston Cordier était chef du service de chirurgie viscérale. Rappelez vous, j'étais le filleul de sa femme. L'un et l'autre m'avaient toujours intimidé voire terrorisé: ils planaient sur de si

hauts sommets! Il n'était pas là non plus. Je laissai un message sur le bureau de la secrétaire. À l'étage au-dessous, se trouvait le service de neurochirurgie de Marcel David. À Rennes, la neurochir<sup>38</sup>, avec Jean Pecker et Pierre Javalais qui l'avaient créée à partir de rien, était l'un des service les prisés des externes et des internes. Surprise par une demande qu'elle n'avait pas l'habitude d'entendre, la secrétaire de Marcel David, lui aussi absent, me dit que oui, c'était possible de réserver pour l'année suivante. Et mon nom s'inscrivit en haut d'une page blanche d'un cahier tout neuf. Tout ragaillardi de m'être enfin trouvé un point de chute, je me dirigeai vers la sortie de l'hôpital.

En chemin, je rencontrai un Rennais nommé trois ans avant moi<sup>39</sup>, à qui je fis part des aléas de ma recherche. Il me regarda avec la commisération de l'initié resté amicalement protecteur face au demeuré qui n'avait décidément rien compris à l'échange systémique du séné contre la rhubarbe et au besoin irrépissable des Parisiens à se ressourcer aux sports d'hiver, un dada encore inconnu à l'ouest du Pecos breton. Je n'avais pas de lettre de patrons parisiens? Je n'obtiens rien. Oh! bien sûr!... Sauf en neurochirurgie... où, de mémoire de Parisien, jamais personne n'avait eu l'idée de retenir une place à l'avance, puisqu'on les trouvait en fin de liste, le dernier jour du choix des laissés pour compte. J'évitai le KO technique, lorsqu'il me dit, après un silence pensif, « *Ah si! Il y en a peut-être un qui peut te prendre comme ça... Maurice Deparis, à Bicêtre... C'est de la médecine générale cotée... C'est un chouette type et il est correct... Tu as peut-être une chance...!* » Sa secrétaire me reçut dans un bureau, au siège de l'ancienne Faculté de Médecine, dans le bâtiment en vis-à-vis du couvent des Cordeliers. Elle sortit une boîte en bois verni bourrée de fiches et m'interrogea avec bienveillance, séduite, elle, par mon rang de sortie qu'elle nota sur sa fiche. « *Vous devez sûrement être très brillant!* », me dit-elle, d'un ton avenant. Je répondis, soudain valorisé et présomptueusement, que je savais ce que je ne savais pas et que c'était vraiment très lourd à porter. Sur ce, ma fiche rejoignit les deux cents autres: Mr Deparis<sup>40</sup> ne donnait pas de place à l'avance, il choisissait avant

chaque semestre les fiches des externes qui faisaient son affaire. Trop de prétendants réservaient, mais se désistaient au moment du choix définitif, causant finalement plus d'embarras pour les patrons que pour eux.

Dans le train qui me ramenait vers Rennes, je voyageai avec deux coreligionnaires qui avaient été reçus comme moi. Eux avaient de superbes trophées de chasse. L'un des deux<sup>41</sup> me sapa définitivement le moral en m'annonçant qu'il avait retenu sans difficulté des places dans les plus grandes maisons, là où il y avait foule de jeunes agrégés, qui ne manqueraient pas d'être dans le jury de l'oral de l'internat auquel il comptait bien être reçu au plus tôt, deuxième sinon premier concours, bien qu'il exhibât un calendrier d'externat rempli pour au moins cinq ans. Quelques jours plus tard, je lus une lettre de Cordier me félicitant et m'assurant que j'étais sur la liste préférentielle, pour commencer mon externat chez lui. Voilà qui s'annonçait fabuleux: il venait d'être élu Doyen de la Faculté de Médecine de Paris! Allais-je finir carriériste? Moi qui voulais ne devoir ma réussite à venir qu'à moi-même, sans aucun piston préfabriqué, bien entendu!

## **MÉDECIN DE CAMPAGNE À LOIRON, MAYENNE (MARS - AVRIL 1962)**

La prise de fonction était en mai, nous étions en mars, j'avais du temps libre. Le père d'une de mes amies avait des soucis de santé et voulait se faire remplacer pendant plusieurs semaines. Terrorisé, j'y allai à reculons, mais on fit bien de m'y pousser. Je laissai pousser un maigrelet collier de barbe pour faire «DOCTEUR». Le docteur Ramée avait un fief centré sur un petit bourg de la Mayenne, chef-lieu de canton proche de Laval dont il était aussi le conseiller général. Il régnait sur un cercle presque parfait de dix kilomètres de rayon. Il n'y avait pas de grande différence avec ce que j'avais connu à Martigné-Ferchaud, distant d'une cinquantaine de

kilomètres au sud, loi des *e* et des *é* comprise. Si l'on veut bien admettre que je n'avais plus aucune confiance en moi à ce moment-là, l'on comprendra que je m'étonnais de réussir dans ce remplacement. Il me testa durant un weekend durant lequel sa fille, Mady, qui connaissait la campagne comme sa poche, m'accompagna. J'avais oublié mon stéthoscope et, comme mon père, le docteur Ramé n'auscultait qu'à la serviette. C'était l'hiver, il faisait froid dans ce bocage d'un noir opaque. Les malades, vêtus de plusieurs couches de vêtements qu'il fallait relever le plus haut possible, avait la peau blanche de qui fuit l'irradiation solaire.

Le test fut très positif au yeux du Dr Ramée et il me laissa aux bons soins de sa femme et d'une servante respectueusement dévouée. Au début, il y avait tellement de travail que je n'avais pas trop de questions métaphysiques à me poser. Levé tôt, je me couchais le soir exténué pour m'endormir comme un plomb, tout en ayant à me lever une ou deux fois la nuit pour des urgences. À la fin de la première semaine, j'eus la divine surprise de constater que je n'avais tué personne et que ma première série de malades sérieux guérissait. A cette époque-là, la consommation médicale n'était pas ce qu'elle est devenue aujourd'hui, notamment dans le monde rural. On voyait beaucoup de vrais malades, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui ne consultaient que lorsqu'ils ou elles souffraient d'une maladie organique déclarée, parfois bien tard, trop souvent trop tard. Des petits psychiques, il y en avait mais pas plus que des grands. L'alcool faisait des ravages de la cervelle aux doigts de pied et j'ai vu nombre de delirium tremens, déclenchés d'ailleurs par des arrêts brutaux d'imbibition. Mais tout n'était pas de la faute du calva.

*Elle a quarante-cinq ans. Veuve, elle a acheté un restaurant où elle fait elle-même la cuisine. Petit à petit, elle devient rouge de teint, elle a des vertiges de plus en plus souvent. Ces troubles empirent au point qu'elle ne tolère plus de se tenir près du fourneau. Elle consulte plusieurs médecins qui n'aboutissent à aucun diagnostic précis. Bien qu'elle assure à tous et à chacun qu'elle ne boit pas, on va la taxer d'alcoolisme. Elle doit vendre*

*son restaurant et elle se retire dans une petite maison cossue du Genet, un hameau ouvrier, dur. En ce mois d'avril, elle souffre d'une phlébite d'un mollet. Dégoûtée des médecins, elle finit par céder aux pressions de son entourage à la condition d'appeler le jeune docteur de Loiron. À ma première visite, je détecte sa phlébite que je juge superficielle et sans risque embolique évident. Je lui prescris un traitement hypocoagulant percutané. Une semaine plus tard, elle va bien mieux et je l'examine plus en détail, cependant qu'elle me parle davantage de sa symptomatologie et de ses malheurs déjà anciens. Elle n'a visiblement rien de l'habitus alcoolique. Son corps a une teinte de rose plutôt pourpre, comme certains marbres italiens, en rien violacée, sans taches rubis, ni angiomes stellaires, sans gros foie, sans circulation veineuse collatérale comme on l'observe chez les cirrhotiques. Elle ne présente aucun signe clinique de polynévrite alcoolique des membres inférieurs. Sa pensée comme son élocution sont parfaitement cohérente et sensée. Elle dort mal mais elle ne cauchemarde pas.*

*Je revois tout à coup une page du Concours Médical. Je ne dirai jamais assez de bien de cette revue qui expérimentait parfois de nouvelles méthodes pédagogiques. L'une d'elles était une courte bande dessinée en bandeau de bas de page décrivant les symptômes de diverses maladies. Celle qui traitait de la polyglobulie de Vaquez m'était restée en mémoire. Cette femme-là avait la maladie de Vaquez, j'en mettrais la main au feu et en entretins le Dr Ramée à qui je faisais un rapport quotidien de mes journées depuis qu'il était sorti de la clinique pour se reposer chez lui. Il ne connaissait pas cette maladie.*

*Je la pressai d'aller chez le pharmacien-biologiste de Laval pour une étude sérieuse des globules sanguins. Les chiffres revinrent évidents. Je l'envoyai se faire traiter à Rennes, chez mon maître Sambron. Elle revint guérie dans sa chair et dans l'âme. Elle avait recouvré une dignité qu'elle seule savait qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Je l'avais prévenue qu'elle aurait à faire face à une dure épreuve à laquelle je la pressai de déférer sans réticence. La présentation publique aux étudiants était rituelle chez J-J Sambron, qui en profitait pour faire un cirque pédagogiquement frappant. Elle s'y prêta de bonne grâce malgré sa gêne, me dira-t-elle*

*l'année suivante, pour l'édification des futurs praticiens qui pourraient avoir à diagnostiquer de pareilles maladies.*

Tel est le sort heureux du jeune médecin frais émoulu de la Faculté, que de poser des diagnostics que les aînés font moins facilement. À l'inverse, on manque de bon sens.

*Elle a la trentaine. Elle va bien quoiqu'un peu trop nerveuse. Sa tension artérielle est un peu trop élevée. Je l'examine complètement et finis par lui trouver au toucher vaginal ce que je pense être un kyste de l'ovaire. Et d'échafauder toute une théorie qui relie hypertension et kyste comme je l'ai appris dans les livres. Le gynécologue, lui, se contentera de lui conseiller de cesser de boire du café trop fort, trop souvent dans la journée.*

Il y loin des traités à la pratique. Le docteur Ramée était propharmacien, ce qui me facilitera bien les choses quand il s'agira d'élaborer une thérapeutique appropriée. Je constatai que la théorie du docteur Knock était applicable en médecine rurale. La façon de prescrire est parfois plus efficace que les drogues elles-mêmes. J'échouerais souvent à vouloir soulager mes patients à l'aide des formules éprouvées que m'avait léguées mon père. J'appris à inventer les miennes qui s'avérèrent parfois miraculeusement efficaces. L'accouchement rapide des femmes à domicile avait fait la bonne réputation du Dr Ramée, fondée sur plus de cinq mille naissances heureuses, presque sans morbidité. On mettait au monde son enfant chez soi, entouré du cercle de famille. On n'en attendait pas moins de moi. Grâce soit rendu au père d'un ami lavallois qui accepta de me relayer dans le seul cas que j'essayai de mener à bien pendant quelques heures nocturnes; elle en était à son sixième enfant et attendait son injection de posthypophyse<sup>42</sup> que je me refusais totalement à faire; l'accoucheur m'en donna acte et me complimentant, car il y avait un risque réel de perforation utérine qu'il sut lui éviter.

*Un vendredi soir, je me rendis chez une femme de quarante ans, primipare, aux jambes désastreusement variqueuses qui m'appelaient alors que les coliques d'expulsions commençaient. Il faisait un froid de canard et la voiture tanguait sur le verglas. Rapidement, je me rendis compte que l'accouchement se ferait difficilement et que, si les choses se passaient mal, les routes impraticables empêcheraient de conduire la femme à la clinique, distante d'une bonne quinzaine de kilomètres. La femme était confiante mais le mari, lui, très nerveux. J'appelai la sage-femme de la clinique, bluffai en toute sincérité en noircissant le tableau pour que le transfert en ambulance ne soit pas différé plus longtemps. La femme accoucha d'un enfant normal le lundi suivant.*

Je refuserai de faire moi-même une troisième expérience. De toute ma vie, je n'aurai plus jamais d'autre occasion de pratiquer l'obstétrique; Djelloul, l'enfant d'El-Aneb, reste mon seul succès d'accoucheur pour toujours.

Les clients du docteur Ramée ne payaient pas par coches. On réglait l'acte comptant et je me faisais argumenter quand j'octroyais un crédit. J'appris à demander l'argent quand on traînait à l'offrir spontanément comme à rendre la monnaie. Maintenant que tous les Français sont affiliés à une Caisse d'Assurances Maladie, les jeunes médecins ne se rendent pas compte de ce que représentait une maladie grave pour une famille en milieu rural, encore plus qu'en milieu ouvrier. Je n'avais pas été éduqué dans l'optique d'une entreprise financière. D'avoir à présenter une comptabilité honnête au médecin que je remplaçais me donna le courage de recouvrer les honoraires qui m'étaient dus. Je n'aurais pas fait fortune dans la médecine libérale de campagne.

Les accords d'Evian mirent fin à la guerre d'Algérie, en ce début de printemps 1962. Pourquoi y aurait-il de nouveau des guerres? John Kennedy, fortement aidé par de Gaulle, avait réussi à se sortir du borbier

des fusées soviéto-cubaines. Khrouchtchev avait admis qu'il n'avait pas envie de mourir en même temps qu'eux dans un échange musclé de forces de frappe atomique. J'écoutais tous les jours les bulletins de Jean Grandmougin sur Radio Luxembourg. L'Asie était encore endormie depuis la fin de la guerre de Corée, même s'il fallait commencer à se méfier du petit Japonais qui sprintait pour rattraper les grands, auxquels la France appartenait de nouveau. On parlait encore très peu de la prise en main du Sud-Vietnam par les Américains. Le marché commun agricole nourrissait grassement l'agriculture et l'élevage mayennais, célèbre par la qualité de son veau, chéri des Italiens. L'idée d'acheter des voitures et des réfrigérateurs allemands commençait à poindre. Une ère de prospérité naissait. Mais pourquoi donc les lettres-clé de la nomenclature de la SécSoc<sup>43</sup> étaient-elles si basses? Avec l'argent gagné chez le docteur Ramée j'achetai des Unions Latines, transformées en Dauphine Gordini un an plus tard.

Peu avant les prises de fonction semestrielles, l'Assistance publique organisait la cérémonie du choix des postes, pure formalité pour ceux qui avaient été préalablement cooptés par un patron, obligatoire donc en première année. Sa prêtresse était madame Berthe dont je cite le nom par nostalgie pour ceux qui ont aimé sa rude gentillesse maternaliste. Il n'était pas question de manquer cette intronisation. Bien m'en prit! La liste préférentielle du Doyen Cordier? Ah non, elle ne connaissait pas. De toute façon, toutes ses places avaient été choisies par des externes de deuxième année. Faites donc la queue comme tout le monde, jeune homme!

J'avais toujours l'air d'un gamin, maigre comme Jean-Louis Barrault, malgré le récent collier de barbe anémique que j'avais laissé pousser pour faire médecin devant la clientèle mayennaise. Panique totale, car j'étais pris au dépourvu. Je ne connaissais personne parmi les autres chirurgiens parisiens, aussi innombrables que mystérieux. Je me rappelai que la fille du Dr Ramée m'avait vanté les talents d'un jeune chirurgien des hôpitaux, le docteur Jean Bienaymé qui était ci et ça ; il venait régulièrement

remplacer le chirurgien de Laval, le Dr Le Basser, qui était également le député-maire, si mes souvenirs sont exacts ; il impressionnait par la virtuosité de ses mains aux doigts interminables ; il était chez lui chez le Dr Ramée. Le choix avait justement lieu dans la Clinique de Chirurgie Infantile, à l'hôpital des Enfants-Malades, où il exerçait comme adjoint du Professeur Marcel Fèvre. Je m'inscrivis là pour six mois, suivi par Françoise Villotte, une étudiante limougeaude avec qui j'avais sous-collé chez Boralevi et que j'avais rencontrée par hasard, paumée elle aussi au métro Duroc. L'union faisant la force des timides, nous avons remonté l'allée centrale l'esprit plus serein, du fait de nos situations similaires et nos velléités de devenir pédiatres.

## **EHP, CLINIQUE CHIRURGICALE INFANTILE, HÔPITAL DES ENFANTS- MALADES (1962-1963)**

J'avais tout juste vingt-quatre ans révolus et terminé mes études de médecine. La médecine, je l'avais exercée en Algérie et je sortais d'un remplacement qui m'avait remis en bouche les joies procurées par la médecine générale... Or, je me retrouvais externe chez Marcel Fèvre à prendre des observations d'enfants opérés la veille de l'appendicite, dans une salle que visitait une fois par semaine son adjoint Denys Pellerin<sup>44</sup>. A côté, il y avait une petite unité de neurochirurgie infantile dominée par la personnalité d'une extraordinaire femme d'origine roumaine, Judith Lepintre, dont les externes deviendront de chers amis, Patrik Segond et Françoise Villotte, mais dont le recrutement était fermé à la médecine générale. À quoi cela pouvait-il bien rimer? Qu'étais-je venu chercher là, alors que je ne savais même plus ce que je voulais faire de mon métier de médecin<sup>45</sup> ?

Être pédiatre, c'était une bonne idée, mais je savais déjà que je n'aimerais

jamais avoir les cris des enfants dans les oreilles. Dans un accès d'ironie grinçante que certains trouveront non sans raison déplacée, j'avais paraphrasé le cinéaste américain WC Fields en biaisant la réplique qui l'a rendu célèbre: « *Tout homme qui hait les enfants malades ne peut être foncièrement mauvais...* ». J'étais trop sentimental pour les affronter durant toute une vie, mais je passerai la moitié de mon externat à acquérir la compétence requise pour être un bon généraliste capable de soigner des enfants depuis la naissance jusqu'à la puberté. Alors, anesthésiste? Je n'avais que trop souvent vu mon père exténué le jour suivant les excès d'insomnie – au point de s'endormir sur le dos de malades auscultés directement à la serviette! Le métier d'anesthésiste-réanimateur que choisissait mon cousin Jean-Pierre serait pire en contraintes et en stress que la médecine de campagne.

Je me fis même voler ma première paye dans un bureau de poste de l'avenue Simon Bolívar, quartier où mon ami Huguenin s'était installé pour élever ses trois enfants à Paris.

Mais, au soir de ma première garde aux urgences chirurgicales des Enfants Malades, je croisai le regard bleu de l'infirmière qui avait pris son service à quinze heures. J'en fus foudroyé: « *Ah non pas si tôt? Je ne suis pas encore prêt pour cela* » pensai-je in petto. Elle me sera l'Elsa d'Aragon, pour me sortir de l'abîme dans lequel je continuais de glisser. Je balançais entre la période stoïque de Montaigne-Sénèque et celle du scepticisme, Montaigne-Zénon, qui allait lui suivre pour longtemps. Mais peut-être saura-t-elle me convertir à l'épicurisme Montaigne-Horace... Qui sait? Peut-être un jour d'orange! Michèle Lucas et moi deviendrons de plus en plus proches l'un de l'autre durant cette période encore adolescente. Je pris l'habitude de passer les après-midi au Urgences et d'être le plus souvent possible officiellement de garde. Elle était encore sous le coup de la cure de désintoxication du quinquennat qu'elle avait passé auprès de Daniel Alagille en se tuant au travail<sup>46</sup>, tellement ce couple était passionné par la pédiatrie néonatale qu'ils « inventaient » chez Lelong à Saint-Vincent de

Paul.

Bien plus jeune, j'avais été tiré brutalement de mon sommeil agité à l'issue d'un rêve dans lequel une dame que je n'identifierai jamais, mais que je soupçonne fort d'être celle d'Antoinette Cordier me tenant sur les fonts baptismaux de Martigné-Ferchaud, qui me susurrait « *TU SERAS INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS!* »

Préparer l'internat. Bien sûr, c'était la logique même. Après mes dernières vacances avec la smala familiale de mes parents à Saint-Jeannet, dans l'arrière pays niçois, je m'inscrivis chez deux conférenciers réputés, Marcel Guivarc'h en chirurgie et Claude Jacquillat en médecine. J'abandonnai au bout de six semaines: je ne pouvais plus travailler sur des questions malgré leurs encouragements. J'allai m'inscrire à la Faculté de Médecine de Paris pour passer mes cliniques - les trois épreuves pratiques et collégiales qui mettaient un terme au cycle de sept années d'études. Je me fis rejeter car je n'avais pas suivi le cursus des études dans la capitale.

Je pris le train pour Rennes: pas davantage question, je n'y étais plus étudiant. Pour rompre ce cycle kafkaïen qui me conduisait droit à la résiliation de mon sursis militaire, je demandai à rencontrer le Doyen Denis Leroy, qu'on surnommait le *gnouf* sans savoir pourquoi; il était connu pour son service dédié aux victimes de la poliomyélite qui n'avait d'équivalent que chez Stéphane Thieffry aux Enfants-Malades, et l'aide qu'il avait apporté aux Marocains paralysés à la suite d'une intoxication massive par une huile frelatée. Il commença par ne rien vouloir entendre pour céder dès que je lui eus dit que j'étais le fils de mon père. Ce fut la dernière fois que ses amis locaux me servirent à quelque chose. À la fin de l'été, je quittai la salle de réveil des enfants bien portants pour la consultation de chirurgie où l'on exerçait de grandes responsabilités.

J'adorais la chirurgie des Enfants Malades et je rempilai pour six mois de

plus. J'y passais le plus clair de mon temps, en collectionnant le maximum de gardes. Je demandai un sujet de thèse à l'orthopédiste Pierre Rigault, chef de clinique de Jean Judet, qui m'orienta sur l'étude des fractures du col du fémur chez l'enfant ; rares et mal connues, nous avons la plus fournie des séries de la littérature internationale<sup>47</sup>. Je retournai remplacer le docteur Ramée durant l'hiver glacial de 1963, ce qui mit un terme définitif à toute velléité de retour à la terre.

Vint la fin avril. J'avais décidé d'aller étudier l'urologie chez Roger Couvelaire, à Necker, le temple du rein, l'hôpital jumeau des Enfants-Malades, qui s'ignoraient cordialement l'un l'autre. Je reçus alors une lettre du Professeur Bernard Pertuiset, l'adjoint de Marcel David, me confirmant ma place à la Pitié. Je me précipitai chez la secrétaire qui me fit comprendre qu'on m'en voudrait beaucoup si... Je m'inclinai. Les dés étaient jetés. Je passerai six mois passionnants à la Pitié. La neurologie qui m'avait si fort séduit au début de mes études peut être ennuyeuse en milieu purement médical – surtout à l'époque car, une fois le diagnostic fait, il n'y avait pas de thérapeutique. La neurochirurgie, elle, était beaucoup plus dynamique.

Certes, les résultats des opérations n'étaient pas toujours à la hauteur des espérances, mais les diagnostics lésionnels étaient très précis et les techniques chirurgicales devenaient moins traumatisantes depuis que l'artériographie cérébrale, l'encéphalographie gazeuse et la gamma-encéphalographie concourraient à donner des images anatomiques complémentaires de l'électroencéphalogramme. Et ce, parce que le service de neuroradiologie d'Henri Fishgold était une fourmilière de grands talents, avec ses assistants Thérèse Planiol, Jacqueline Vignaud et Jean Metzger. Les réanimateurs commençaient à disposer de moyens médicamenteux susceptibles de diminuer les effets de l'œdème cérébral. Ils avaient aussi les mêmes pachydermiques respirateurs artificiels d'Angström qu'aux Enfants-Malades.

J'emmenai, définitivement séduit, Michèle Lucas<sup>48</sup>, l'infirmière aux yeux bleus à qui j'avais fini par oser déclarer ma flamme...



Avec son amie de cœur, Monique Catherine Bonnet<sup>49</sup>, faire un tour d'Espagne dans ma Dauphine, durant le mois de juin. Toutes deux étaient des stars de l'infirmierie pédiatrique. Monique était restée dans le sillage de Daniel Alagille, adjoint du Professeur Lelong à Saint-Vincent-de-Paul. Michèle avait quitté la pédiatrie néonatale de ce même service, pour se réfugier à la consultation de garde des urgences chirurgicales des Enfants-Malades, beaucoup moins stressante. Toutes deux bénéficiaient d'une aura exceptionnelle, consacrée par l'illustration de la page de garde du traité de pédiatrie de Debré et Lelong par une photo de Michèle soignant un nourrisson. Nous nous fiancerons au cours de ce voyage pré-nuptial, en secret à Calatayud. À l'époque, il fallait encore savoir sauvegarder les apparences dans les milieux bourgeois, d'où la présence d'un chaperon, bien entendu complice. La mononucléose infectieuse est aussi appelée maladie des amoureux.





Dr. Samuel Alving at Metchley House - Admitted to Victoria Hospital

## **MOREAU, MALADE AMOUREUX HOSPITALISÉ, PREMIÈRE (JUILLET 1963)**

À la fin juillet 1963, un soir de garde dite d'Angström, dans le service de réanimation neurochirurgicale pédiatrique de Maurice Cara, fondateur du SAMU de Paris le premier au monde, et son adjointe Louise Delègue, je n'en pouvais plus de fatigue. Manifestement, j'étais hyperfébrile à plus de 40°C. Je fus hospitalisé en urgence dans le service voisin de néphrologie du Professeur Jean Hamburger, encore situé dans le carré Necker. J'étais dans un état de fatigue profonde, avec une angine et des ganglions dans le cou gros comme des œufs de pigeon. Même pour moi, le diagnostic était évident. Mais j'étais chez le prestigieux fondateur de la réanimation médicale, de la néphrologie et de la greffe du rein. Tous ses collaborateurs étaient astreints à la pratique d'une médecine rigoureuse de précision. L'interne penchait pour un autre diagnostic, celui d'accès aigu de paludisme... parce que j'avais été piqué par des moustiques sur la Costa Brava. L'on me prit ma température toutes les trois heures pendant deux jours et deux nuits. J'eus droit à des gouttes épaisses et à des hémocultures répétées. Aucun traitement ne m'était prescrit. Je partageais une chambre de quatre avec trois des tout premiers greffés qui ne tarissaient pas de commentaires sur leurs seules maladies personnelles. L'insomnie allait m'abattre définitivement. J'implorai l'infirmier de nuit de me donner un somnifère. Je lui aurais édifié une statue. Le lendemain, ma fiancée demanda à son ami Jean Rey, le plus jeune agrégé de France et champion universitaire du 110 mètres haies, de m'examiner. L'interne accepta son diagnostic de mononucléose, me sauvant in extremis de la ponction sternale déjà prescrite! Je fus immédiatement traité par la delta-cortisone et soumis à un régime sans sel draconien.

J'emmenai ma fiancée avec moi à Martigné-Ferchaud chez mon père qui me guérit définitivement d'une angine devenue ulcéro-nécrosante, proche d'un phlegmon de la gorge. La convalescence est rapide quand on a vingt-cinq ans. J'avais, qui plus est, considérablement enrichi ma culture

médicale vue du côté du malade.



## CONCOURS D'INTERNAT DES HÔPITAUX DE PARIS, (1963 - 1965)

En octobre 1963, je n'avais toujours pas trouvé la branche dans laquelle j'aurais pu m'investir. Je m'inscrivis en médecine du travail pour bénéficier du statut universitaire, de la sécurité sociale étudiante et mon sursis militaire. J'étais décidé à travailler sérieusement l'internat. Je disposais encore d'un concours, avant mon départ pour l'armée inéluctable en mai 1965. Un an de préparation, c'était court, mais j'avais l'expérience de la médecine et une totale liberté pour travailler à ma main, dans une petite chambre de la rue du Pré-aux-Clercs, à cent mètres de chez ma fiancée<sup>50</sup>.



Je m'inscrivis à la conférence de Jean-Paul Clot, un chirurgien brillant élève de Cordier, de loin le plus coté. Je fus moins heureux avec le conférencier de médecine, mais j'avais appris l'année précédente de Claude Jacquillat que le meilleur dossier était celui de Perelman. Certains noms sont mythiques. Il y eut Brizon et Castaing en anatomie, utilisés encore aujourd'hui par certains corps de métier. Combien d'étudiants ne doivent-ils pas à Roger Perelman, pédiatre omniscient miraculé d'Auschwitz, leur réussite à l'externat puis à l'internat? Son dossier alliait la science avec la pédagogie, avec l'ordonnancement d'un jardin à la française.

Dès la première conférence, je sus que c'était gagné. Je serais interne des

hôpitaux de Paris. J'avais l'esprit clair, la mémoire intelligente et, pour la première fois de ma vie, le sens de la course de fond. Ma vie s'organisa tout naturellement. Le matin à l'hôpital, sans défaillir. Cinq heures de travail sur dossiers tous les après-midi, dimanche compris. Jamais de travail après dîner, sauf deux fois par semaine pour les conférences et les sous-colles. Une séance de cinéma tous les samedis après-midi et quelques moments tendres, épars dans la semaine.

Il fallait apprendre des questions: j'en refaisais tous les plans. Il fallait prendre la mesure du temps de rédaction et acquérir le style *ad hoc*: j'écrivis dix fois chacune toutes les questions du programme dans les conditions du concours, avec ma montre pour avoir la notion précise de l'heure. Combien de collègues n'ont-ils pas gardé un souvenir détestable de la préparation des concours d'internat? Je n'en avais pas préparé assez pour être blasé. J'avais beaucoup trop accumulé de connaissances durant mes études pour sombrer dans le piège du conformisme qui guette le candidat sans culture. L'internat de l'époque ne prédisposait pas à la recherche de la toute dernière nouveauté. Tout en évitant de méconnaître les avancées consacrées, il ne fallait pas choquer un jury qui n'était pas toujours au courant des exclusivités à la mode dans les services de pointe ou qui pouvait ne pas partager certains enthousiasmes. D'où l'importance du conférencier, d'où l'importance du dossier, d'où l'importance des camarades de sous-colle, d'où l'importance du rodage des questions. Nous étions tous informés de la façon dont avaient été conçues les grilles de correction de la question «hépatite virale» posée à deux concours séparés de cinq ans seulement; dans le plus ancien, il fallait traiter par corticothérapie et repos absolu; dans le plus récent, s'abstenir de toute thérapeutique, les enquêtes américaines sur les G.I.s basés en Corée<sup>51</sup> étant passées par là.

Mais n'anticipons pas, nous ne sommes encore qu'en automne 1963. La secrétaire de Maurice DeParis me convoqua pour me faire connaître le verdict du patron. Il y avait toujours le fichier en bois verni. Tout en

cherchant ma fiche, procédure qui n'en finissait pas de durer, elle glosait sur le nombre de candidats, les difficultés de la sélection, le désagrément qu'elle avait d'annoncer le rejet de la plupart des impétrants... « *Tiens, M Deparis vous a retenu !* », finit-elle par constater, sans pouvoir masquer son étonnement. J'avais été nommé à l'externat il y avait si peu de temps! Je passai un excellent semestre à Bicêtre. Deparis était un bon-papa ressemblant à un curé de campagne rougeaud, célibataire endurci, peut être amateur de petites filles laissait sous-entendre une grande fresque murale de la salle de garde. Il vivait dans son service, par et pour son service et ses malades. C'était un clinicien hors pair. Je fus heureux de quitter la chirurgie pour un endroit où l'on ne criait pas. Nous étions trois externes dans la salle dirigée par son assistant le docteur Cler. « *Tu ne seras pas nommé à l'internat à ton premier concours* », me dit l'un d'eux péremptoirement et en zozotant un peu. Bigeard resterait colonel toute sa vie!

Mi-stoïque, mi-sceptique, j'avais appris à encaisser sans rien dire ni faire paraître. Ah ! Le flegme anglo-saxon ! Je l'avais si longtemps envié, je passais du côté insensible, froid, sérieux comme un prêtre ! L'année passa pourtant comme dans un rêve.

Je me mariaï le 1er juin 1964 à la Mairie du VIIe arrondissement, le lendemain à l'Église Saint-Thomas d'Aquin<sup>52</sup>. Ma belle-mère nous avait prévenus, elle n'aurait pas assisté à la cérémonie, si elle avait été fixée en mai, le mois de Marie toujours vierge.





J'offris une nuit de noces à mon épouse dans une jolie auberge de La Varennes-Jarcy, forte habituée à accueillir les couples, réguliers ou non ; il y avait même un bidet<sup>53</sup> dans la salle-de-bain. Il n'était pas question de voyager sans Monique, nous la récupérâmes à la gare de Provins. Nous fîmes un grand périple dans la R4 paternelle, à travers la Suisse, avec une étape à Vaduz au Lichtenstein, l'Autriche et la Yougoslavie jusqu'à Kotor, dans le Monténégro.

Le Club Méditerranée offrait une troisième semaine gratuite si l'on partait en juin, vers la petite île privée d'un superbe fjord où il avait bâti un village de tentes de bon confort pour l'époque. On faisait rarement un voyage de noces au Club, mais les GMs commençaient à vieillir et y venir en famille, surtout de Belgique! La qualité des routes tenait des chemins de ferme de ma Bretagne natale. Nous rentrerons par Mostar et son pont turc, Sarajevo et son cimetière musulman, Jajce, ville historique qui puait le soufre, Banja Luka et son minaret le plus septentrional de l'ouest de l'ex-empire turc, Ljubljana et Vérone, hommage des amoureux à Roméo et Juliette, à défaut de stopper à Venise.



Ma belle-mère nous avait trouvé un vaste studio, rue Clavel, dans le dix-neuvième arrondissement, dont le loyer mensuel se montait à 500 nouveaux francs, soit la moitié du salaire de mon épouse. Nous y aurons très chaud pendant l'été, mais nous étions proches de nos amis Huguenin, toujours mes meilleurs supporters. Par contre, le parcours était épuisant pour ma femme qui avait muté chez Hamburger et son adjoint Crosnier, afin de bénéficier des horaires spécialement aménagés pour assurer les soins exigeants à la chambre stérile de la greffe du rein.



Marcel Aussannaire fut fidèle à sa promesse et m'accueillit à Saint-Vincent-de-Paul pour que j'y poursuive mon idée pédiatrique, au cas où... J'y retrouvai Maryvonne Lemée et fis la connaissance d'un jeune externe particulièrement actif et astucieux qui nous émerveilla en débrouillant une obscure histoire de nourrissons intoxiqués par les nitrites d'une eau dite de source, embouteillée sans précautions hygiéniques. Le jeune Edouard Zarifian deviendra un célèbre psychiatre de l'Université de Caen.

Le jour de l'écrit arriva. La première épreuve traitait de l'anatomie. J'eus à composer sur le nerf facial intracrânien, question que je n'avais jamais apprise en tant que telle, mais qui appartenait à une région du cou que je connaissais bien. Il y avait un piège à éviter: il fallait choisir entre son rôle sensitif ou moteur; je savais qu'il n'était que purement moteur, mais je me souvenais aussi de mes hésitations rennaises fatales: dans le doute, je décidai de ne pas me

prononcer; je ne gagnai pas de point, mais évitai le risque de la note éliminatoire, le zéro fatidique qui saqua nombre des tenants d'un rôle

sensitif ou mixte. Cela commençait bien. L'épreuve de physiologie récemment introduite comportait six questions de dix minutes. Cette matière n'était pas mon fort, il n'y avait pas bons dossiers ni de conférenciers vraiment motivés pour l'enseigner. Comme beaucoup de candidats, je l'avais préparée en trois semaines, mais je m'en sortirai honorablement. J'espérais beaucoup de la médecine; je fis le nez sur la question qui ne m'avait intéressé que médiocrement. L'intitulé sentait le piège puisqu'il fallait traiter la crise d'asthme de l'adulte jeune. Tel l'ancien combattant, je rebats constamment les oreilles de mes élèves avec cette histoire. J'avais fait l'impasse sur cette question trop facile et jugée insortable, comparée avec le tableau de l'asthme chronique du sujet âgé avec insuffisance respiratoire ouvrant la porte à une infinité de troubles métaboliques. J'avais eu l'occasion de suivre de A à Z l'histoire d'une jeune malade hospitalisée à Bicêtre pour ce type d'accident; je l'avais accompagnée chez de nombreux spécialistes d'organes; ma copie fut la transcription formelle de mon observation d'externe zélé; j'obtiendrai là ma meilleure note. La question de chirurgie traitait de la tuberculose rénale, maladie qui ne me posait pas de problème car l'interne de Jacques Cukier, un autre très jeune professeur agrégé d'urologie de Necker fiancé à Françoise Hêmeury, une amie d'externat, nous avait démystifié cette maladie encore fréquente et difficile à traiter; j'obtiendrai dix sur vingt, note plus qu'honorable quand on connaît la sévérité implacable des chirurgiens<sup>54</sup>, usuellement moins nuancés que les médecins. Au sortir du bâtiment de la rue de l'Abbé de l'Epée, je ne m'imaginais pas ne pas être admissible à l'oral.

L'oral de l'internat des Hôpitaux de Paris! Terreur des terreurs! Quelques années auparavant, il se passait encore dans le petit amphithéâtre Lavoisier de la Clinique Urologique de l'hôpital Necker, construit par Eiffel pour Félix Guyon, aujourd'hui détruit. Joseph Gastard nous racontait qu'à son époque, l'oral se passait en col dur. Les notes de l'écrit étaient connues du jury. Les jeux étaient faits d'avance en trois catégories: les fils de patron nommés les premiers, les élèves directs des membres du jury nommés en second et enfin le combat des outsiders qui n'étaient qu'eux-mêmes et qui

seraient descendus à la moindre erreur ou, à défaut, seraient nommés après délibération au couteau du jury en fonction du quota des places encore disponibles. La soutenance de l'oral était publique; le passage des outsiders faisait le spectacle des gradins pour initiés et femmes du monde. En 1964, certaines réformes avaient eu lieu et les jeux étaient plus ouverts dans la mesure où l'anonymat des notes d'écrit n'était plus levé. Le jury déterminera une sorte de point de nomination relativement peu flottant, au-dessus duquel on serait probablement nommé et au-dessous duquel on était quasi-certain d'être collé. Le point n'était pas coupé pour les derniers candidats ex æquo. L'oral se passait dans l'amphithéâtre nouvellement construit dans la Clinique des Maladies Infantiles Robert Debré, alors dirigée par Jean Cathala qui en était l'élégante antithèse. La mode du col dur était passée, mais le costume deux-pièces strict avec chemise blanche et cravate sobre était recommandé. Perelman disait à ses élèves : « *On a toujours le droit de faire rire un jury; il vous en saura rarement gré* ». Nul n'avait vraiment le cœur à faire le pitre, même si l'humour arrivait à percer dans nos réflexions à voix haute destinées à déstabiliser nos concurrents et parfois néanmoins amis.

Le concours 1964 avait une particulière importance pour qui s'intéresse à l'histoire bicentenaire de l'Internat de Paris. Le prochain concours verrait le programme de physiologie étoffé et serait l'objet d'une question rédactionnelle unique à traiter en une heure, avec un coefficient de cotation nettement supérieur à celui de l'anatomie dont l'importance irait décroissant. Les nombreux quatrième et cinquième concours étaient dans les transes; à tort ou à raison, nous conjecturons sur la rumeur selon laquelle le jury les nommerait en priorité pour éviter leur hécatombe l'année suivante. Sinon, rien n'avait vraiment changé.

L'oral était toujours public. Les trois catégories de candidats étaient plus que jamais représentées. On passait toujours par paquets de dix après avoir été tiré au sort au cours de chaque séance. Les questions de médecine et de chirurgie duraient toujours cinq minutes chacune et étaient cotées de façon

égale. On préparait pendant dix minutes avant de se trouver assis devant un jury de dix médecins des hôpitaux, cinq en médecine, cinq en chirurgie et spécialités chirurgicales (ORL, ophtalmologie, gynécologie-obstétrique...); une énorme pendule spécialement préparée pour l'internat fixait obsessionnellement le visage du candidat assis à un mètre ou deux pour être sûr d'être lisible. Le Président du jury était son doyen d'âge. La préparation de l'oral, fatalement plus courte, était donc plus cauchemardesque que celle de l'écrit, alors que le programme était deux fois plus gros.

J'étais admissible à l'oral, mais, pour ne pas être tombé sur le top de mes questions à l'écrit, je me doutais que je ne disposais pas d'un nombre faramineux de points d'avance. Il fallait se défoncer pour faire un oral de haute qualité, mais je n'avais que quelques semaines pour le préparer. Et j'étais toujours inhibé quand il fallait parler en public. J'appris la nouvelle de mon admissibilité au second patron chez qui j'avais été recommandé par Gastard pour effectuer mon dernier semestre avant mon départ à l'armée, Jean-Jacques Bernier, qui ne souffla mot. Jean-Paul Clot fut génial. Il emmena sa conférence dans un amphithéâtre de l'hôpital Broca, lui aussi détruit depuis, de la même architecture que celui de Necker, Eiffel en moins. Il mit un pseudo-jury à son pied et nous passions à tour de rôle pour dégueuler nos questions. Je m'améliorai rapidement, mais ce n'était pas parfait. Je remis en route le réveil de cuisine et recommençai à mouliner à longueur de journées et de soirées mes questions sous forme de topos de cinq minutes, seul devant mon miroir ou en sous-colle, car il ne fallait plus perdre une seule minute.

Nous étions tous sur les dents: le jury fut tiré assez tard, juste avant les fêtes de fin d'année, alors que l'oral devait commencer au début janvier. Sa composition surprit. Il n'y avait pratiquement pas de vedettes, ces poids lourds du mandarinat éléphantinesque qui charriaient tant d'élèves externes. Trouver un candidat qui avait un patron direct dans ce jury de liquidation était chose déjà rare. Mon copain écumeur de grandes maisons n'en avait

aucun et rejoignait le clan des dépités. Moi, l'innocent, j'en tirai deux: les chirurgiens Jean Bienaymé et Bernard Pertuiset<sup>55</sup>, le neurochir', celui-là même à qui j'avais failli rendre ma place! Le pédiatre Jean Rey était aussi dans le jury, mais en il était le benjamin et, s'il était l'ami de ma femme, je n'avais pas été son élève. Il me fallait bien cela. Nous étions plus de cinq cents admissibles, soit deux fois et demie le nombre de places fixé cette année-là à deux cent vingt.

Nous fûmes divisés en trois tiers. Je fus tiré dans le premier, ce qui réduisait à un très bas minimum le temps qui me restait pour la révision du programme. Nous devions nous rendre deux ou trois fois par jour dans l'amphithéâtre Robert Debré, sans un manque, pour un nouveau tirage au sort de la turne des douze élus qui descendraient immédiatement les gradins pour se retrouver dans une prison étanche, attendant leurs tours respectifs dans l'ordre de leur appel. Ils seraient alors introduits par un appariteur incorruptible dans une autre pièce également étanche, pour prendre connaissance des deux questions et les préparer pour les présenter de préférence sans lire de notes en fixant dans les yeux le président d'un jury impassible et a priori hostile.

Je crois me rappeler avoir été tiré à la quinzième turne, programmée après l'heure du dîner et dans les derniers de la liste de passage. Mon copain de sous-colle, Philippe Raux, faisait partie du même paquet et passera avant moi, diminuant d'autant mes chances d'outsider protégé par mes deux patrons encore tendres pour être puissants; lui, bien sûr, avait la même angoisse que moi car il n'avait pas de patron direct. Quant à Jean Rey, il avait un poulain qu'il défendrait à mes dépens. Normalement, c'était à Raux ou moi d'être éliminé, car il n'y avait pas plus de deux candidats par turne qui obtenaient le point ou au-dessus; pire, sa femme Marie-Charles, une brillante fille de chirurgien, passerait aussi le même oral dans une turne du second tiers. Le cauchemar rennais se reproduirait-il une fois encore, balayant mes certitudes comme un cyclone tropical? C'est peu dire que j'étais nerveux, mais je me maîtrisais bien mieux, au point que je ne

tressaillirai pas quand je descendis les gradins sous les sifflets de quelques-uns, sans doute jaloux de mon admissibilité. Je tirai « cancer du pancréas » que je n'avais jamais sérieusement travaillé pour l'oral et « plaie du cœur » qui était l'une de mes bêtes noires. Alors que J-J Bernier était un spécialiste du pancréas et que j'avais vu beaucoup de cas de cancers chez lui, je ne voyais que le début et la fin du contenu de la question que j'aurais dû normalement débiter sans effort<sup>56</sup>. Quant à l'autre question, je savais que j'avais un mauvais plan pour traiter une forme à coup sûr mortelle pour le candidat que j'étais. Je fis deux merdes, mais je les déclamai bien. J'appliquai en cela ce que Clot m'avait appris: ne pas se démonter, quoi qu'il arrive et tenir dix minutes, pas plus, pas moins et sans ânonner ses notes. Mes patrons firent le reste<sup>57</sup>. Je sais qu'ils eurent beaucoup de mal à me défendre, mais j'avais très bien travaillé chez eux et ils s'en souvenaient. Ils n'avaient pas d'autres élèves à défendre et ils avaient vu déjà trop de magouilles scandaleuses pour me laisser tomber. Ils obtinrent que j'aie le point, c'est-à-dire 22/30. Raux avait une meilleure note et le jury souhaitait nommer le mari avant la femme; le candidat de Rey n'avait pas fait le poids. A charge à nous deux d'avoir de bonnes notes à l'écrit; en ce qui me concernait, le pronostic était encore douteux. Bienaymé était content de lui. Pertuiset me toisa et me tendit sa main charnue, en me cinglant d'un sarcastique « *J'espère que vous êtes content?* ». Le pugilat avait dû être très rude.

L'oral se déroula sur deux bons mois. Je retournai vivre mes derniers mois d'externe à Saint-Lazare. Je ne voyais pratiquement jamais Bernier. J'avais été le seul à avoir réservé une place chez lui, ce qui aurait dû me valoir la meilleure des salles, justement celle où l'on soignait le pancréas, mais j'étais aussi l'un des plus «jeunes». Je professai, dans la solitude, l'art de la gériatrie dans une salle commune de femmes hors d'âge, sous les combles. J'aimais toujours cette médecine et je m'entendais très bien avec l'infirmière non moins livrée à elle-même, ravie d'avoir pour une fois un médecin qui s'intéressait à ses malades. Quand il faisait beau, on ouvrait les fenêtres et un vol de moineaux venait picorer sur les tables et sous les

lits les reliefs des festins des vieilles émues par ces piafs qui leur témoignaient un peu de sentiments. Enfin, il y avait cette scène du matin, quand j'arrivais et que je croisais le défilé fascinant des prostituées de la rue Saint-Denis, libérée le matin après avoir été bouclées durant la nuit à l'infirmerie du dépôt après la rafle commandée par la loi Marthe Richard, quand on avait fini de décharger les camions de fruits et légumes aux Halles, comme dans Irma la Douce. La plupart étaient belles comme sur la couverture des polars du Fleuve Noir.

Une nuit où j'étais de garde, je fus appelé par une urgence dans cette infirmerie et sa grille de prison fermée sous triples verrous qu'une geôlière moustachue d'anthologie m'ouvrit pour que je me trouve soudain dans une atmosphère de série noire. Une trentaine de prostituées se tenaient, qui debout, qui assises, dans une atmosphère enfumée à couper au couteau sous une lumière violente et froide, dans les positions de leurs exercices de drague préférés, comme je les apercevais furtivement dans les escaliers des hôtels de passe des Halles, quand j'allais de Saint-Lazare ou de Lariboisière vers la Rive gauche, en pensant à l'un de mes aïeux qui se serait pâmé pour elles. L'une d'elles gémissait de façon trop dramatique pour être crédible; aujourd'hui, j'aurais sans doute signé son bon de transfert un service hospitalier; j'étais très rigide sur les principes à l'époque.

Vint enfin le jour des résultats définitifs du concours. Je serais mort sans doute si j'avais dû attendre, comme la plupart des autres, l'appel de mon nom dans l'amphithéâtre Debré. Il n'était toujours pas sorti lorsque le président arriva au deux cent vingtième nommé. En fait je savais par Bienaymé que j'avais été nommé tout juste. Le point n'ayant pas été coupé, j'étais le deux cent trente-quatrième, c'est-à-dire l'avant-dernier miraculé. Philippe Raux était lui aussi nommé, il avait fait un bon oral. Par contre, sa femme avait été sacrifiée, ce qui m'attrista tant je l'avais trouvée brillante en sous-colle. Le jury fut mis à rude épreuve. Il avait dû beaucoup truander. Le doyen d'âge et président Élie Azerad, un

diabétologue de Beaujon, resta digne, droit et impavide, seul à affronter un déluge de projectiles divers pour la plupart achetés chez l'épicier du coin.

J'allais avoir vingt-sept ans. J'étais interne des hôpitaux de Paris, le titre français le plus prestigieux. J'avais rattrapé sinon dépassé la plupart des Rennais qui, nombreux, avant moi, avaient passé le concours de l'externat. Mon honneur était sauf et mon père pouvait relever la tête. Je pourrais maintenant ajouter l'orgueil à l'humilité. J'accompagnai mon père à une réunion d'enseignement post-universitaire à Rennes sur le rhumatisme articulaire aigu prononcé par un professeur de médecine rapatrié d'Algérie. Nous étions fiers l'un de l'autre et il fallait qu'on le sut. Je l'épatais en évoquant le problème que posait alors le phénomène de rebond lors de l'arrêt de la corticothérapie surrénalienne usuellement prescrite dont l'orateur n'avait pas traité le risque dans son exposé.

J'offris le plaisir d'une visite à mes amis Péron à l'hôpital Pontchaillou. JJ Sambron me félicita chaudement avec un « *Mon vieux Zean, tu leur as montré ce que tu valais !* ». Gastard s'inclina devant ce nouveau collègue « *premier concours, chapeau !* ». Je me dispenserais d'une visite aux autres rennais mais je jouis une seconde fois lorsque l'un des remplaçants de mon père me fit part de son étonnement : « *On ne comprend pas comment tu as fait, toi qui n'as même pas été externe de Rennes ! Interne des hôpitaux de Paris !* ».

Je fus stupéfait par la réaction de Jean-Jacques Bernier quand je lui fis part de ma nomination. Il était d'un naturel peu expansif et m'avait réservé un accueil de poisson congelé quand je lui avais appris mon admissibilité. Là, il explosa de joie et se confondit en félicitations. Il faut dire qu'il n'avait pas d'autres élèves nommés dans cette promotion. Mais, en fait, il m'avait « surveillé » pendant les cinq mois précédents. Il avait spécialement apprécié la qualité des soins que j'avais dispensés chez ses « petits-vieux » dont il semblait ne même pas savoir qu'ils existaient. Surtout, il avait une

très grande considération pour la qualité de mes observations. Il me fit part de son désir de me récupérer comme interne puis comme chef de clinique, ce qui me flatta en m'honorant. Il rédigea une lettre me recommandant pour une quatrième année d'internat auprès du pape de la gastro-entérologie, Charles Debray, titulaire de la Chaire à l'hôpital Bichat ; lequel me répondit en me réservant la place pour... 1972 !

Je fis mes adieux à l'externat, alors que, ironie du sort, les postes allaient être totalement et définitivement mis au choix à l'ancienneté et au rang de classement<sup>58</sup>. Je n'avais que le regret de n'avoir pas pu effectuer de stage chez Fred Siguier, l'un des plus grands internistes du siècle dont le service m'aurait été enfin accessible. Je savais aussi que je resterais totalement nul en gynéco-obstétrique pour le restant de mes jours. L'externat, probablement parce qu'il fut court, reste encore aujourd'hui le meilleur souvenir de ma vie médicale<sup>59</sup>. La prise de l'observation restera mon archétype de la satisfaction intellectuelle. Jamais je ne connaîtrai mes malades aussi à fond. Oui! J'avais eu raison de m'acharner à refuser l'impasse sur cette étape fondamentale de la formation médicale.

Oui! Je militerai en faveur de l'externat pour tous les étudiants en médecine, par le biais d'un classement calculé sur les notes des examens terminaux des deux premières années du cursus régulier à la Faculté. Oui! Je chérirai toujours mes externes... Enfin j'essaierai. Non! Je n'excuserai jamais ceux et celles qui exerceront cette fonction par-dessus la jambe, comme j'en ai, hélas, trop vu. J'ai regretté la désinvolture de nombreux étudiants vis-à-vis de leur présence au lit du malade comme j'ai déploré le laxisme de nombreux patrons et chefs de clinique à leur égard.

Ma réussite à l'internat ne masquait pas mon problème d'avenir. Je ne savais toujours pas quoi faire. Mon dernier chef de clinique, chez Bernier, après m'avoir entendu énumérer toutes les spécialités qui pourraient m'attirer, dont l'anatomie pathologique, résuma parfaitement mon état

d'esprit : « *Somme toute, tu ne sais pas ce que tu veux !* ». On ne pouvait mieux l'exprimer et ce, d'autant plus, que revenait en moi l'envie d'effectuer une expérience américaine. Bernier me rendit service en me mettant en garde sur le risque de me retrouver résident dans un « charity hospital » au fin-fonds du Far-West. Il était prêt à me pistonner pour un stage chez son amie, Sheila Sherlock, une autorité mondiale de l'hépatologie qui était professeur à Londres.

Le service militaire m'attendait comme une année sabbatique de seize mois<sup>60</sup>. Juste avant de partir pour Vincennes, j'obtins un rendez-vous avec le doyen Gaston Cordier qui me reçut dans son vaste bureau de l'Ancienne Fac', à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue de l'Ecole de Médecine, qui sera aux premières loges lors des barricades de 68. L'homme m'apparut extrêmement las mais me restait favorablement attentionné. S'enquérant de mon futur, je lui mentionnai ma vague intention de dériver vers la gastroentérologie. Il n'avait jamais entendu parler de Jean-Jacques Bernier. Nous nous quittâmes sur un encourageant « *On essayera de t'aider* ». Il n'en aura pas le temps. Quelques semaines plus tard, il décéda dans sa résidence secondaire de Corse<sup>61</sup>. Je correspondrai sporadiquement avec ma marraine, devenue propriétaire d'un hôtel à Ajaccio, mais ne la reverrai jamais. La question allait être repoussée aux calendes grecques. Je le regrette aujourd'hui, me souvenant de la gentillesse de leur accueil quand j'avais été leur hôte à la Noël 1954. Ce couple n'avait jamais eu d'enfant. Ma mère leur avait été une amie précieuse et elle avait été invitée à la leçon inaugurale de Gaston. Je n'avais pas saisi qu'ils auraient été heureux de me faire bénéficier de leur affection « parentale » en quête d'investissement, dirait-on aujourd'hui<sup>62</sup>. « *P'tit con de la première averse...* » est conduit à penser le vieux con des neiges d'antan avec le recul d'un demi-siècle d'actions et de réflexions!



Les frères Marseau, soldats en 1945  
Thierry (à gauche) - Jean-François (à droite) aspirant